

PRÉFACE
PAR
RAYMOND CHIRAT

La tâche est ambitieuse, partant vertigineuse et digne de provoquer l'admiration. Elle emprunte encore le chemin des étoiles sans cesse parcouru, toujours exploré, pour offrir de 1929 à 1979 le plus minutieux panorama du Cinéma français. Pari tenu qui défie le temps, travail considérable par son ampleur qui provoque la fragmentation alphabétique des productions projetées sur les écrans cinquante ans durant. Les fiches techniques et artistiques sont rigoureuses, les scénarios circonstanciés, les notules précises. Ce travail colossal reste avant tout, comme le furent les *Catalogues* en leur temps, un d'inventaire scrupuleux, mais le propos de son auteur va au-delà, qui vise, derrière génériques fournis et résumés détaillés, à redonner leur juste place aux œuvres généralement négligées – parfois à tort – des programmeurs et des historiens, à créer de la curiosité, voire du désir, auprès des cinéphiles les mieux avertis ou les plus exigeants. De l'aveu même de l'auteur, chaque liste de noms, dans ce qu'elle peut comporter à première vue de sécheresse ou de maniaquerie, est voulue comme une porte ouverte vers quelque chose de bien plus essentiel. En premier lieu, les films eux-mêmes. Puis, les parcours à la fois professionnels, artistiques et humains se dessinant en filigrane derrière l'inventaire. Au prisme de l'ordre alphabétique, les bandes érotiques de Burd Tranbaree côtoient les productions « grand public » de Claude Bernard-Aubert, l'un et l'autre ne faisant qu'un. Et n'y a-t-il pas quelque chose de foncièrement émouvant dans le voisinage permanent, tout au long du présent ouvrage, d'auteurs accomplis et de petits maîtres, de têtes d'affiche et de troisièmes couteaux, d'authentiques nanars et de chefs-d'œuvre de cinémathèques, ceux-ci traités avec la même exigence – sinon plus – que ceux-là ? Dans la présence, en tête ou en queue de générique, au gré des titres et des années de tournage, d'anciennes gloires finalement « tombées » dans la figuration intelligente pour ne plus en sortir, comme en leur temps Gina Manès, Daniel Mendaille ou Nicolas Rimsky, ou, au contraire, de débutants prometteurs prenant peu à peu du galon au sein d'un métier ou rien – le succès surtout – n'est jamais acquis ? Dans la fréquence à laquelle apparaissent et réapparaissent les noms de Marguerite de Morlaye et de Géo Forster, invités « récurrents » de tous les bals et réceptions de celluloid des années 30 et 40, d'Eugène Stuber et de Frank Maurice, l'un et l'autre alternativement flics et voyous, tous deux quasi interchangeable, de Léon Brizard, comparse à moustaches ayant tout au long de sa carrière oscillé, pour ne pas dire hésité, entre pandores et officiers, des tout premiers compagnons de route, aujourd'hui disparus, d'un Jean-Pierre Mocky ou d'un Paul Vecchiali, de vingt ou de trente autres stakhanovistes de la pellicule tous resitués dans leur(s) emploi(s)-type(s) et dont on se plaît à imaginer que les fantômes hantent encore ce qu'il reste des studios de la grande époque ?

Armel De Lorme a vu et revu tout ce qu'il est possible aujourd'hui de soumettre au crible de l'examen. Sa méticulosité s'exerce aussi bien sur les ombres célèbres, parfois détectées derrière les méandres de débuts de carrière incertains ou hasardeux, que sur la foule anonyme des petits, des obscurs, des sans-grade. Tous ceux en somme qui participent à la richesse de notre patrimoine cinématographique.

Toutes ces utilités qui peuplent les salons aristocratiques, les bals impériaux, les procès d'Assises, les hôpitaux et les champs de bataille, l'auteur les démasque. Il en fait autant

avec d'autres qui hantent les bistrots, les bars, les boîtes, tous lieux où tourne la java des années Trente et où fument les serpentins de la fête. Il traque les identités successives des figurants-Fregoli : maîtres d'hôtel devenant portiers, puis chauffeurs, majordomes enfin tenanciers ; crieurs de journaux travestis en hommes-sandwich, ou allumeurs de réverbère, et la déclinaison des concierges muées en institutrices, des dactylos virant à la soubrette : l'œil infailible du scrutateur les débusque toujours.

Cette approche de leur identité, au-delà des génériques trompeurs, des affiches imprécises, des copies en perte de scènes mutilées repose sur l'échenillage des magazines d'autrefois, l'inventaire de dossiers poudreux et d'annuaires farcis de photos révélatrices. Semblables investigations interdisent toutes velléités d'extrapolation, activent la mémoire, réclament passion, patience et persévérance. La gymnastique mnémotechnique à quoi sont soumises les visions fugitives exige de même beaucoup de prudence. Il faut esquiver les pièges du costume et des perruques, écarter plumes et frisettes, soulever voilettes et capuchons. Armel, mieux que quiconque, débusque, repère et note, anxieux de tendre à la perfection – jamais atteinte, pour la bonne raison qu'il subsiste une part de rêve : les films disparus ou introuvables. Ceux, par exemple, réalisés au bord de la Seine, au début du parlant, par la balbutiante Paramount. Sont-ils partis en fumée ? Ceux tournés outre-Atlantique, vers la même époque, par les « Français d'Hollywood », et dont les neuf dixièmes sont considérés comme définitivement perdus ? Qui peut se vanter d'avoir visionné dans son intégralité la copieuse production franco-allemande de l'entre-deux guerres, émanation des studios berlinois ? En cette période où triomphent les DVD, Armel De Lorme, constamment sur la brèche, s'acharne à les interroger, heureux d'extraire la substantifique moelle qui calmera les appétits d'une cinéphilie exigeante.

Raymond Chirat, Lyon, 11 novembre 2009.